

Chapitre XI. Les enfants du maquis

Dès l'annonce de la fermeture définitive du site, les ouvriers et une partie de la population s'était rassemblés devant les grilles de l'usine. Un cordon de CRS, lourdement casqués, leur faisait face. Les condés avaient la pétoche, ce qui se comprend. En effet, on les avait disposés en nombre insuffisant dans un double dessein : non seulement afin qu'ils ressentent le péril de leur situation et qu'ils serrent de plus belle les courroies de leurs boucliers de plastique transparent, mais encore afin d'éviter toute manœuvre qui pourrait être prise pour de la provocation. Il s'agissait de ne plus commettre les erreurs du début du conflit.

Madame le préfet gardait en tête l'effet désastreux produit par la défection des sapeurs-pompiers, qui, en signe de solidarité avec les travailleurs, avaient refusé d'éteindre l'incendie volontaire de la maison du directeur de l'usine, quelques semaines auparavant. L'image de ces hommes courageux et dévoués, bras croisés devant le brasier vengeur, avait produit un effet considérable sur l'opinion, ébranlant des consciences jusque-là enclines à considérer toute contestation sociale comme des prémisses révolutionnaires.

Cependant, dans les rues avoisinantes, des autopompes et des renforts en surnombre se tenaient prêts à intervenir.

Le préfet n'avait pas borné son action à ces mesures de maintien de la paix. C'était certes une femme attachée au respect des valeurs républicaines, ce qui se traduisait dans son chef par un attachement viscéral au principe de l'ordre policier, mais c'était aussi une social-démocrate sincère, touchée par le drame qui se jouait sous ses yeux, dans un département qu'elle avait appris à aimer.

Elle était très proche de ses subordonnés et, dans l'intimité de sa préfecture, usait parfois d'un niveau de langage inadapté à la dignité de sa fonction. Chaque fois qu'on lui soumettait un dossier délicat, elle le résolvait symboliquement en déclarant : « pas de blème ». De surcroît, comme elle était d'un roux flamboyant, sa peau était d'une blancheur immaculée, aussi l'avait-on malicieusement surnommée Patte Blème.

À l'annonce du projet de fermeture, elle n'avait pas ménagé ses efforts pour éviter le scénario du pire. Elle avait multiplié les contacts, rappelé les engagements. Elle avait mis le gouvernement en garde contre une possible explosion sociale, démarché, consulté, supplié.

XXX

Son zèle avait fini par agacer la très socialiste ministre de l'emploi et de la solidarité, qui avait dû lui rappeler qu'elle était tenue par sa fonction de s'en tenir à la plus stricte neutralité. Lorsque cet entretien téléphonique s'était achevé, les deux femmes, pourtant semblables à plus d'un titre, s'étaient

découvertes ennemies. Cette hostilité, déguisée sous l'exquise politesse des femmes françaises, n'expliquait qu'en partie la passivité de l'État.

En réalité, celui-ci ne pouvait pas faire grand-chose, puisque la France avait depuis quelque temps abdiqué la plupart de ses prérogatives en termes d'initiative économique. C'était une chose étonnante, que les deux femmes seraient convenues simultanément mais pas ensemble : il n'y avait plus de politique industrielle, on ne pouvait simplement rien faire.

C'était la marche du monde. Tout était abandonné sur l'autel de la sacro-sainte concurrence, gage de la rentabilité ; des flots de larmes avaient coulé, le plus souvent sans bruit, emportant avec eux des entreprises centenaires, un savoir-faire reconnu et, plus grave encore, une certaine idée des fonctions étatiques. Tout le corps social en était ébranlé mais on ne percevait pas encore très bien les terribles conséquences de cet écroulement politique et culturel. Aveuglé par les promesses d'une réussite mirifique, tétanisé par l'évidence d'une crise que des économistes affidés montaient en épingle, le corps politique se ralliait au pragmatisme, au réalisme économique. Celui-ci l'emportait sur tout, quiconque le contestant était rangé du côté des totalitaires, des révolutionnaires, des simplistes ou des ringards.

Élément aggravant, cet affligeant cocktail de renoncement et de conformisme avait sapé les bases de la grande idée politique qu'était la fondation d'une Europe des peuples. Celle-ci s'était transformée en marché unique, hideux produit d'une convergence menée sans queue ni tête par des bureaucrates privilégiés, dont le généreux cosmopolitisme et l'hallucinant aveuglement n'étaient pas sans rappeler ceux de la caste aristocratique qui régnait sur les stations balnéaires Art nouveau du début du vingtième siècle : les conversations y étaient certes brillantes, mais elles sonnaient creux.

Aucune d'elle ne contenait la moindre idée qui eût été susceptible de répondre aux problèmes de l'heure : tout le jeu consistait à se défaire de ses responsabilités sur les épaules d'autrui. C'est ainsi qu'avec les sophismes se multipliaient les niveaux de pouvoir, qui permettaient de diluer dans le néant l'abandon des principes de la délégation démocratique.

La pièce était partout pareille. Un problème se posait au niveau municipal ? On en appelait au Département, qui mettait la Région devant ses responsabilités. Mais qu'aurait pu faire la Région sans l'intervention de l'État ? Or celui-ci ne pouvait rien faire, puisqu'il avait délégué un part de son pouvoir à l'Europe... Quant à elle, on surestimait son pouvoir, puisque les décisions qu'elle aurait pu prendre étaient subordonnées à l'accord unanime de tous ses membres, réunis dans des commissions dont personne ne connaissait au juste les prérogatives ou la composition.

Au-dessus de tout cela siégeait le Parlement, aimable rassemblement supranational d'élus en début ou en fin de carrière. Là, dans cette assemblée privée de tout pouvoir, les vaillants représentants européens apprenaient à parler pour ne rien dire. Les grands jours, quand une guerre s'annonçait, on voyait parfois monter au perchoir quelque orateur enflammé. Alors, dans des envolées lyriques et hardies, le tribun partait d'une sainte et vivifiante colère, rappelant à chacun les valeurs sacrées de la culture européenne ; on en serait requinqué jusqu'à la guerre suivante.

XXX

Plus personne n'avait d'idéal. N'était-ce pas un idéal qui était à l'origine du terrible bilan du communisme soviétique, dont on avait eu tant peur ? En réalité, il était aisé de confondre la folie personnelle de Staline et les errements d'un système politique qui, s'il avait glissé de l'utopie au totalitarisme, n'en avait pas moins puisé sa légitimité dans une profonde détestation du régime précédent.

La chute du Mur de Berlin, plutôt que de les enterrer tous, renforçait les principes de l'utopie ultralibérale. Le capitalisme qui, somme toute, avait apporté richesse et prospérité à un nombre toujours croissant, était dévoyé par une logique de profit immédiat, exclusivement tournée vers la spéculation financière. C'était le banquet des agioteurs : entreprises et institutions étaient en coupe réglée.

Et puisqu'en tout temps déraisonnable, on prend les loups pour des chiens, le vocabulaire se perdait aussi. Temps béni pour les majuscules, on voyait déferler des anglicismes vaseux, brandis comme des slogans par des managers à Rolex. *L'efficience* l'emportait sur l'efficacité, le *feedback* sur l'expérience, les projets avaient dorénavant une *philosophie*, chacun se devait d'être *proactif* – c'est-à-dire accepter les changements douloureux avec alacrité.

Désormais, il faudrait certes faire mieux avec moins, mais sans perdre le sourire.

La sidération était générale ; les intellectuels étaient hébétés, comme tout le monde ; on ne savait pas par où commencer la résistance.

XXX

Alors ?

Dominique venait de raccrocher le téléphone. À son air, Mohamed sut que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Mais comment les choses auraient-elles pu être différentes ? Cela faisait quelques jours qu'il trouvait sa collègue molle, fatiguée, résignée. Il commençait à douter de ses capacités de négociatrice. Il s'était surpris à penser qu'elle n'était pas à la hauteur des enjeux.

- On m'a dit que c'était foutu. Je ne sais pas comment leur dire. Ils vont vouloir tout péter. Alors voilà : le préfet ne peut rien

faire, le ministre non plus, l'Europe s'en fout et le syndicat n'a pas les moyens. Il paraît qu'ils peuvent juste nous garantir une sortie de conflit honorable. Ils promettent un bon dédommagement et la création d'une cellule de réinsertion professionnelle. Ils garantissent qu'on va tout faire pour nous retrouver un emploi.

- Un emploi ? Quel emploi ? Chez les sous-traitants ? Ici, il n'y a plus rien si les Forges ferment. C'est du pipeau !

- C'est plié, Momo, on est trop petit.

- On a les brevets ! Ils ne peuvent pas les utiliser. On n'a qu'à reprendre l'usine nous-mêmes.

- Momo, je t'en prie, écoute, c'est plus compliqué que ça. Les brevets, ils les ont pris et il paraît que c'était leur droit. C'est des vampires, voilà tout. Maintenant, c'est terminé. Tout le monde le dit : il faut être raisonnable et sortir d'ici la tête haute. Peut-être qu'il faut prendre le maximum de fric possible et chercher autre chose ailleurs. Les Forges, c'est fini.

- Ah bon ? Et tu vas faire quoi ?

Dominique regarda ses chaussures. Elle alluma une cigarette, gênée. Ses mains tremblaient un peu.

- Oh moi, c'est sans importance.

- Qu'est-ce qu'on t'a dit Dominique ? qu'est-ce qu'on t'a fait miroiter ? Tu nous as trahis, c'est ça ? De toute façon, toi, tu t'en fous, t'es ingénieur, du travail, t'en auras !

- J'ai deux enfants, Momo, merde !

Puis, après un court instant de pause, elle avoua à Mohamed que le syndicat lui promettait une place à la centrale, comme spécialiste des conflits dans le secteur métallurgique.

- Ça fait déjà longtemps que j'y croyais plus, à ton syndicat, mais là, on est dans le dégueulasse, hurla-t-il. Je te jure que si tu nous lâches, je dis tout aux autres, dehors, et ça, je sais pas ce que ça va donner !

- Ça va, j'arrête rien du tout. Sur trois semaines, j'ai peut-être dormi deux nuits complètes. Je suis fatiguée, c'est tout. Et je suis pas moins écoeurée que toi. Évidemment que je continue. Tiens, regarde.

Elle désigna une pile de lettres sur la table. C'était tout le courrier de soutien qui arrivait à l'usine, des dizaines et des dizaines de lettres de toutes sortes, certaines naïves, d'autres emphatiques. Dominique en lut quelques-unes à Mohamed, celles qu'elle trouvait les plus touchantes ou les plus comiques.

- Ça me fait un bien fou, j'ai l'impression qu'on nous regarde de partout. C'est aussi pour ça que je ne veux pas lâcher : aussi bizarre que ça puisse paraître, j'ai l'impression qu'on représente un certain espoir pour pas mal de monde, ça me porte. Elle lui tendit quelques lettres.

Mohamed ressentait la même chose. Tous les jours depuis la fermeture de l'usine, ils recevaient des lettres d'encouragement. Certains ouvriers se voyaient offrir le pain ou les cigarettes. Vous payerez quand vous aurez gagné, s'entendaient-ils dire. Une telle générosité faisait chaud au

cœur.

- N'empêche, dit Dominique, il y a des allumés. Écoute ça...

Elle lui lut une lettre tapée à la machine :

*Aujourd'hui, vous vous battez comme nous par le passé :
pour que l'avenir ait un sens. Nous vous aiderons.
Les enfants du Maquis.*

- Je ne sais pas d'où ça vient, dit-elle, mais je les vois mal
racheter l'usine !

- C'est normal qu'on inspire aussi des dingues, répondit
Mohamed, on doit l'être un peu aussi, non ?

- Oui, bref, de toute façon, ce n'est pas le propos. Maintenant,
ce qu'il faut, c'est avertir les autres et décider de ce qu'on fait.

XXX

- Les gars, les gars, les gars, écoutez-moi, s'il vous plaît !

La voix de Mohamed couvrait difficilement le tumulte.

- D'accord, d'accord, je suis d'accord avec vous : on s'est fait
enfler ! Je suis d'accord, on peut plus avoir confiance. Vous
savez tous à quel point j'ai cru à la reprise. Je me suis trompé.
On s'est tous trompé. On s'est tous fait avoir. On a eu tort, on
aurait dû refuser le plan social il y a deux ans. On aurait dû tout
envoyer au diable. Mais maintenant, c'est trop tard. Qu'est-ce
qu'on fait ?

Mohamed se sentait étonnamment calme, les mots venaient aisément à sa bouche. En une traite, il fit l'historique des dernières semaines : les bruits de fermeture, qui avaient percolé d'on ne savait où, la fuite des patrons en guise d'aveu, la stupéfaction des politiciens, la découverte du gouffre de la trésorerie, les tentatives de riposte syndicale... Il rappela à chacun, d'une voix qui enflait sous la colère, les moindres détails d'un désastre qu'ils seraient les seuls à assumer.

En parallèle, le délégué déçu avait dressé la liste des désillusions : l'écran de fumée des autorités préfectorales, le silence gêné du ministère, les appels au calme de la centrale syndicale, les promesses. Il confia aux travailleurs que la situation était sans espoir et qu'ils ne disposaient d'aucun moyen de pression. Ceux-ci le savaient d'ailleurs : en partant, les patrons avaient pris soin d'emporter les machines nécessaires à la production – et quand bien même en auraient-ils disposé, il n'y avait aucune ligne de trésorerie, aucune commande. C'était la crise dans tout le secteur : partout ailleurs en Europe, des usines semblables fermaient.

- Si je comprends bien, il ne nous reste plus qu'à crever, punctua quelqu'un.

Mohamed baissa la tête. Il y eut un silence.

XXX

Puis vint la colère.

- Comment vous avez laissé faire ça ? Vous êtes avec eux, vous êtes avec eux, on le sait bien. C'est toute la même saloperie, vous et les Boches. Vous nous faites crever ! Une dame était sortie des rangs et hurlait ces mots en direction de Mohamed. Elle le désignait du doigt et vociféra : rentre dans ton pays, sale bougnoule !

Les poings se serraient, les mâchoires se crispaient. Le rang des ouvriers se rapprochait. Mohamed sentit le danger mais, perché sur un bidon adossé à un mur, il ne pouvait faire retraite : il eût fallu traverser la foule pour s'échapper.

- Que cette charogne paie pour les autres ! Collabo ! Métèque !

Dominique vint à son secours, cherchant des mots d'apaisement.

- Elle aussi ! Qu'on la tonde ! Ça fait deux ans qu'elle suce le patron ! Combien t'as été payée, hein, salope !

Maintenant, les insultes fusaient de toute part. Mohamed faisait de grands gestes, il répétait camarades, camarades, camarades ! d'une voix de plus en plus désespérée.

Tout à coup, on entendit le hurlement d'une alarme : c'était Amedeo, un vieux chef d'équipe, qui actionnait une sirène à toute force.

Amedeo représentait l'aile dure, c'était un des seuls rescapés de la grande lessive survenue deux ans plus tôt. C'était un homme respecté et entendu, la mémoire de l'usine. Depuis trois semaines, il appelait ses camarades à l'action violente. Il passa devant Dominique et Mohamed et prit la parole.

- Oh, vous êtes fous, ou quoi ? Alors d'accord, on s'est bien fait avoir ! On a été bernés ! Dites-ça comme vous voulez, on s'est fait enculer, on s'est fait mettre, on s'est fait niquer ! Mais s'en prendre à nos délégués, c'est du délire !

L'homme en colère reprit après une courte pause.

- Vous vous rendez compte qu'on est exactement en train de faire ce qu'ils attendent de nous ? Qu'on se déchire ! Personne ici n'a trahi personne. Encore moins Momo et l'ingénieur. Ils ont essayé et vous étiez d'accord. Moi, j'en ai rien à foutre des solutions du syndicat, du ministre, de l'Europe ou des Chleus. J'y ai jamais cru ! On nous fait crever, on nous a menti, on a tout accepté pour rien : ça va leur coûter cher. Je veux bien leur faire payer, je veux bien la bagarre, mais pas entre nous ! Maintenant, ce qu'il faut faire, c'est pas rester ici, ça sert à rien : faut aller en ville et rameuter tout le monde. Ça va servir à rien de rentrer dans l'usine et de tout détruire, ils n'attendent que ça.

- Il a raison, dit un autre, il a raison. Il faut leur faire payer, et très cher ! Il faut le dire à tout le monde en ville. Il faut se mettre en cortège et rameuter tout le monde ! Ça va être la révolution.

Patte Blême s'attendait à tout, sauf à ça.

On lui avait raconté comment les ouvriers s'étaient détournés des CRS. Comment ils n'étaient pas allés à l'affrontement attendu.

Dans un silence de mort, ils s'étaient contentés d'enlever les calicots qui décoraient les grilles du bâtiment : « Patrons et machines en fuite, ouvriers roulés », « Usine occupée », « Merci l'Europe », « solidarité avec les Forges », « quel avenir pour Revin ? », « du boulot ou la mort ». Et par ligne de cinq, les travailleurs avaient pris la direction du centre-ville.

Toutefois, un détail laissait espérer à Patte Blême que les choses reprendraient vite leur cours normal : juste avant de se mettre en route, le grand Marcel, qui était fort comme trois hommes et qui était en fin de cortège, avait pris son élan et, se détendant, avait projeté de toutes ses forces la brique qu'il tenait dans sa main. Le projectile était passé largement au dessus des casques de CRS et n'avait fait exploser qu'une des vitres de la conciergerie ; ce serait cependant assez pour monter l'affaire en épingle et justifier une intervention musclée.

Un puissant hurlement avait ébranlé la vallée, donnant le signal d'un tintamarre qui ne s'était plus interrompu. Bloquées dans les ruelles aux abords de l'usine, les forces de l'ordre ne pouvaient, à moins de rouler sur les manifestants, se dégager de la souricière dans laquelle elles s'étaient fourrées. Elles

étaient ni plus ni moins prises de vitesse et condamnées à courir derrière une manifestation dont elles avaient perdu la tête de vue.

XXX

Le bruit était précédé par des gamins à vélo. Ils papillonnaient à l'avant du cortège, annonçant sa venue par des cris joyeux. Les gens sortaient sur le pas de leur porte et regardaient passer le rassemblement, auquel ils se joignaient. Tous avaient compris.

Sitôt passé le premier pont sur la Meuse, les manifestants étaient arrivés en face des locaux de l'assurance chômage. Par un malheureux hasard, une fourgonnette de la gendarmerie passa juste à ce moment-là. Des cailloux fusèrent instantanément, cabossant la carrosserie. La voiture prit la fuite dans des hourras sonores, qui déchaînèrent l'ardeur de la foule.

D'autres cailloux firent exploser les vitrines du bureau de pointage. Affolés, les malheureux employés qui se trouvaient à l'intérieur se réfugièrent dans les toilettes du premier étage.

Alors tout fut mis à sac. Les manifestants saisirent sans discernement tout ce qui passait à leur portée. Les tampons, les dossiers, les classeurs, les ordinateurs, bientôt les chaises, les bureaux, les armoires, les affiches de l'administration : tout fut précipité dans le fleuve, qui roulait ses eaux brunes en dessous des fenêtres du bâtiment.

Continuant son chemin, la foule vengeresse se dirigea vers le cœur historique de la petite cité, niché dans un méandre du fleuve. La manifestation grossissait à vue d'œil, car la plupart des habitants se joignaient maintenant à la marche, dans une ambiance de plus en plus insurrectionnelle.

Puis tout à coup, tandis que la manifestation semblait un peu hésiter, le bruit courut que des renforts de police arrivaient depuis la route de Monthermé, par Laifour. Il fallait le plus vite possible leur barrer le passage !

XXX

Ce furent les jeunes d'Orzy qui se chargèrent de cette tâche.

Orzy est une petite cité à l'entrée de Revin. Une banlieue plutôt, qui avait déjà payé un lourd tribut à la désindustrialisation et au chômage et d'où provenaient un grand nombre de travailleurs des Forges. C'était un agglomérat banal d'immeubles de hauteur moyenne, à l'architecture typique des années '60. L'ensemble était déjà décrépit de longue date, avec son rez-de-chaussée défiguré par les graffitis salaces, les affiches électorales déchirées et la peinture sale.

Orzy était situé juste en face de la zone industrielle. Dès que le bruit avait couru qu'un détachement de gendarmerie mobile approchait, une quarantaine de jeunes masqués s'étaient rangés en ordre de bataille sur les bords de la route. Ils avaient mis deux véhicules en travers de la route. Quand ils avaient

entendu les sirènes de police, ils y avaient bouté le feu, ravis d'en découdre.

XXX

Une énorme fumée noire ne tarda pas à obscurcir l'atmosphère. Les deux fourgons de gendarmerie s'arrêtèrent à cent mètres de l'incendie et se vidèrent de leurs occupants. Armés de matraques et boucliers, casqués, les flics n'intervinrent cependant pas, se contentant d'observer la scène.

De leur côté, les jeunes rivalisaient de provocations. De temps en temps, hurlant des insultes ou des obscénités, ils lançaient quelques projectiles, qui retombaient loin de leur cible. Bientôt, ils s'enhardirent et s'avancèrent. Lorsque les cailloux commencèrent à se rapprocher, les pandores lancèrent des gaz lacrymogènes, ce qui fit refluer les assaillants.

À ce moment, un troisième fourgon arriva et se vida lui aussi de ses occupants. Les forces de l'ordre étaient alors suffisamment nombreuses pour intervenir. Lentement, elles s'avancèrent vers les émeutiers, accompagnées par les trois véhicules en mouvement. Lorsqu'ils furent à cinquante mètres des jeunes, elles se mirent au pas de charge. Les jeunes fuirent précipitamment en direction des immeubles.

Tout à coup, un cocktail Molotov fut lancé en direction du fourgon de tête. La bouteille explosa à trois mètres, dans un abcès crevé de flammes noires. Après un court instant de

flottement, les gendarmes s'arrêtèrent et firent demi-tour, sous les acclamations des émeutiers.

Revenus à leur point de départ, les gendarmes restèrent près de leurs véhicules sans plus tenter d'avancer. Le face-à-face dura une bonne heure. Puis ce fut tout : on vit tout à coup les policiers remonter dans leurs véhicules et s'éloigner toutes sirènes hurlantes.

Il paraît qu'il y avait du grabuge sur le plateau, là-haut, derrière les flancs du Malgré-Tout. Un incendie, peut-être, ou des coups de feu. C'était vers les Vieux-Moulins, on ne savait pas au juste.